

## CHAPITRE I

*Villeurbanne, le 16 août 1957*

**I**l est près de midi et, comme la veille, la chaleur reste accablante. Pas la moindre brise ne se lève pour rafraîchir un peu cette atmosphère étouffante. Les citadins transpirent et restent cloîtrés, les stores de leurs balcons baissés devant les portes-fenêtres. Au-dehors, tous les sons nous parviennent amortis ; même les chiens ont la paresse d'aboyer lorsqu'ils croisent un congénère.

Je suis en vacances durant encore quinze jours. Ma femme reprendra son travail une semaine avant moi et nos deux filles retourneront en classe seulement le 1<sup>er</sup> octobre. Cette longue absence des bancs de l'école coïncide dans les campagnes à la période des moissons et des vendanges. L'aide apportée par ces élèves à leurs parents paysans est incontournable. La loi a dû s'adapter à cette réalité favorisant par la même occasion les enfants des cités.

Depuis le balcon, je promène mon regard sur la ville, sans l'accompagner d'une quelconque pensée. L'énergie me manque et réfléchir me fatigue aujourd'hui. Je connais mon quartier par cœur et pourtant, j'apprécie d'en observer chaque détail, même des années après mon installation dans cet appartement. De l'autre côté de la rue, mon bâtiment donne sur l'un des petits jardins de Villeurbanne. Au centre de celui-ci se dresse un sapin sur la droite et un tilleul à l'autre bout. Au milieu des beaux parterres fleuris se trouve un bac à sable. Les enfants aiment y jouer et remplir, avec une pelle, leurs seaux colorés en matière plastique. L'usage de la fontaine contre le mur, outre la possibilité de se désaltérer, permet de mouiller cette terre meuble où les petites mains fabriquent de jolis pâtés. Les mères de famille font rouler landaus et poussettes sur le sol battu jusqu'aux longs sièges de pierre sur lesquels elles viennent s'asseoir. Elles s'installent là, en matinée ou l'après-midi, et surveillent leur progéniture tout en

papotant. Lorsqu'elles sont seules, elles lisent ou tricotent et ne se déplacent que si un incident survient, nécessitant leur intervention auprès d'un enfant. Mais à cette heure, ces dames sont déjà rentrées déjeuner avec les bambins. Il ne reste guère que des moineaux, occupés à picorer les miettes de biscuits tombées sur le trottoir.

Au fond de ce coin ombragé et verdoyant, un escalier conduit derrière le Théâtre national populaire, dont l'entrée principale se situe place de la Libération. Cette dernière comprend deux grands bassins. Je trouve plaisant le spectacle des gamins à plat ventre au-dessus du bord, poussant sur l'eau un voilier miniature. Quand la température devient intenable, il arrive qu'ils pénètrent à l'intérieur de cet espace aquatique. Ils gardent à la main leur petit bateau et se mouillent jusqu'aux mollets, bravant l'interdiction municipale. Toutefois, en période estivale, s'il fait très chaud, la mairie ferme les yeux sur cette infraction, tout comme elle omet de dresser des amendes aux ménagères qui étendent leur linge sur les balcons. Mais comment faire, lorsqu'on habite un deux-pièces et que le fil tiré en travers de la cuisine ne permet pas d'y suspendre les grosses lessives ? Ce qui est le cas chez nous.

Devant la grande place se trouve la mairie avec sa haute façade couleur crème, ses magnifiques colonnes et sa grosse horloge qui égrène les heures, inlassablement. Depuis mai 1953, le maire est monsieur Étienne Gagnaire, un ouvrier métallurgiste. Le précédent était le docteur Lazare Goujon, qui avait pris ses fonctions pour la seconde fois en 1947 et que j'avais eu l'honneur de servir. Car depuis l'âge de vingt ans, je travaille dans cet hôtel de ville. J'avais d'abord été affecté à l'état civil, ce qui ne m'avait pas convenu, et j'avais demandé mon changement. Actuellement, j'ai en charge le standard téléphonique et l'accueil du public, secondé par mon copain Jean-Jacques. J'ai quarante et un ans et n'envisage pas de quitter ce poste, quoi qu'en dise mon épouse Simona qui rêve pour moi d'une situation plus épanouissante et rémunératrice. Elle n'admet pas que je puisse apprécier les tâches répétitives qui incombent à cette fonction et me reproche mon manque d'ambition. Pour ma part, je ne saisis pas la nécessité de gagner beaucoup plus d'argent. Nos deux salaires me paraissent largement suffisants et couvrent l'ensemble des frais du ménage. De plus, je supporte sans peine toutes les habitudes du quotidien. Je trouve même plutôt sécurisant et rassurant de ne rien changer dans l'existence. Hélas, Simona ne partage pas cet avis et apprécie toute nouveauté se présentant à elle. Or, ce que je fais est, certes, un peu monotone, mais cela me permet de m'évader, car aucune concentration particulière n'est requise. Je conserve toujours au fond de ma serviette en

cuir un cahier d'écolier sur lequel je griffonne quelques poèmes. Sitôt que j'ai un instant de disponible, j'en profite pour en noircir les pages ; une occupation qui n'aurait certainement pas vu le jour si j'avais exercé une profession plus élevée. Je suis d'une nature contemplative et seule ma mère connaît mon secret. Je sais que Simona se moquerait de moi si elle apprenait mon hobby, aussi ai-je choisi de ne rien lui dire de ce passe-temps. Pour autant, j'accomplis ma mission sans commettre d'erreurs. J'arrive toujours à l'heure et à ce jour, je ne me suis jamais arrêté une seule fois. Ma hiérarchie m'apprécie et mes collègues me respectent. Jean-Jacques Guillot en fait partie, il est aussi mon meilleur ami depuis près de huit ans. Nous sommes nés tous les deux en 1916, ce qui, dès le départ, nous a rapprochés. Il vit seul, c'est un célibataire résolu et nous habitons le même quartier. Il est au second étage du 40, rue Michel-Servet, et nous au sixième du 44. Blanche Perrin, ma mère, occupe un deux-pièces, comme nous tous, allée 42 au quatrième. L'aînée de nos fillettes a neuf ans et se nomme Muriel. Magali, sa cadette, est âgée de cinq ans. Je suis un père épanoui, un mari très épris de sa femme, bien que nos opinions divergent quelquefois, mais je suis rarement à l'origine d'une dispute entre nous.

Du haut de notre sixième étage, je guette maintenant son arrivée avec les petites. Elles sont descendues sur la place vers 10 h et il a été convenu qu'elles rentreraient avant que retentisse le douzième coup de midi. Celui-ci a sonné un quart d'heure plus tôt et je les attends toujours. Je me penche par-dessus la rambarde. En bas, deux pigeons sur le bitume brûlant se disputent un quignon de pain, probablement lancé d'une fenêtre à leur intention. Je suis leur envol au-dessus du théâtre où ils se posent avec aisance. Ils roucoulent bruyamment, secouant leur tête grise de part et d'autre. Lassé de cet examen, je remonte la rue aussi loin que ma vue m'y autorise, mais je n'aperçois aucune silhouette familière. Je m'incline à nouveau vers le vide, puis je jette un coup d'œil rapide à notre vieille Panhard blanche garée le long de la rue. Puisque personne n'entre dans notre immeuble, je retourne en cuisine. J'ai reçu l'ordre de surveiller le rôti que j'enfourne pour la seconde fois, comme recommandé par la maîtresse de maison, ayant préféré rester au logis plutôt que d'aller avec elle et les enfants. Me poser sur un siège dur, aux côtés de Simona, dans le seul but de regarder tourner les gosses autour des bassins sur leurs patins à roulettes ne me tentait pas. Simona lit probablement son dernier roman-photo et en oublie de consulter sa montre. Trop prise par son captivant récit, elle n'a pas dû entendre non plus le tintement de l'horloge. Celle-ci vient de lâcher un unique coup bref signalant qu'il est déjà

12 h 30. Je commence à m'impatisier et le repas aussi, qui va finir par brûler à force d'être réchauffé.

*Bon sang, mais qu'est-ce qu'elles font ?*

Je me demande comment elles réussissent à rester si longtemps en plein soleil par cette chaleur. Les filles ont pris leur chapeau de paille, mais Simona s'en est allée tête nue, ce qui n'est pas surprenant de la part d'une Sicilienne ; l'astre peut bien brûler de tous ses feux, elle s'en moque ! Pourtant, j'imagine que ses origines ne la mettent pas forcément à l'abri d'une insolation.

L'endroit où nous vivons s'appelle les « Gratte-ciel » en raison de la hauteur de ses constructions donnant l'impression de toucher les cieux. Elles ont vu le jour en 1934 et par mauvais temps, ces gigantesques édifices peuvent, dit-on, bouger imperceptiblement. Cependant, personne n'a encore ressenti un tel mouvement à l'intérieur de son logement. Ces buildings, de la même teinte que notre mairie, comptent de dix à onze niveaux, les rez-de-chaussée surélevés compris. Les huitième et onzième étages sont bâtis en retrait par rapport aux autres et leurs occupants n'ont aucun voisin au-dessus d'eux. Les balcons, du septième au dixième, présentent l'avantage d'être bien plus longs que ceux des étages inférieurs. Ces gratte-ciel ont pour toiture d'immenses terrasses. Elles offrent aux locataires qui souhaitent y accéder une vue plongeante et panoramique sur la cité. Celle-ci, située à l'est de Lyon, est chef-lieu de canton du Rhône. Les habitants du niveau le plus bas profitent d'une petite cour commune entre deux bâtiments, bien agréable aux beaux jours. Les plus jeunes y font du patin à roulettes ou de la patinette, parfois même du vélo, sur une surface d'autant plus réduite qu'un large parterre fleuri en béton se trouve au centre. Les enfants tournent alors autour, sans se lasser.

Notre appartement comporte une cuisine, des cabinets et deux pièces. Bâti à l'instar des autres, il possède aussi un double balcon. L'un, assez spacieux, donne sur la rue principale face au théâtre et fait le tour du salon, jusqu'à la cour en contrebas. L'autre avancée, dépourvue de largeur, surplombe cette même courette et se trouve dans notre chambre, seul lieu dont l'espace est suffisant pour contenir le lit parental. Dans la première salle, les filles dorment sur des couchettes séparées qui font office de petits divans en journée. La table rectangulaire servant à partager un repas de plus de quatre convives est poussée pour la nuit contre la porte vitrée. J'en abaisse avant le store métallique d'un mouvement sec, ce qui requiert un peu de force. Nous sommes par conséquent très à l'étroit et cet inconvénient reste le sujet de dispute favori de mon épouse.

Maman reçoit régulièrement ses petites-filles chez elle en raison du travail de ma femme, car Simona Caronelli est devenue infirmière de nuit à Grange-Blanche. Elle s'y rend chaque soir en voiture. Nos horaires actuels ne nous permettent pas d'être souvent ensemble puisqu'elle dort le jour. Tout au plus nous croisons-nous lorsque l'un arrive et l'autre part.

Cette situation n'existe que depuis deux ans sur une décision de Simona, prise sans me consulter. Avant cette date, elle exerçait sa profession en journée et nous étions très heureux ainsi. Malheureusement, un beau matin, elle s'est mis en tête que nous avions besoin de revenus plus conséquents et les emplois occupés nuitamment sont, bien sûr, mieux rémunérés. Je n'ai pas eu mon mot à dire, puisqu'elle me précisait qu'il s'agissait de sa vie et non de la mienne.

Fille d'immigrés italiens, elle a fait toutes ses études dans l'Hexagone. Par la suite, elle a passé avec succès son diplôme de soignante, ce qui est admirable pour quelqu'un dont les parents ne parlaient pas un mot de français à leur arrivée chez nous. Elle a gardé un léger accent que j'adore, mais qu'elle considère comme un handicap, car les ressortissants italiens n'étaient pas les bienvenus après la guerre, à cause de Mussolini, devenu partenaire du III<sup>e</sup> Reich. Néanmoins, en héritant de la nationalité française, Simona est parvenue à surmonter cette gêne.

Durant neuf ans, l'entente de notre couple a été parfaite. Je croyais naïvement que Simona partageait avec moi ce même bonheur d'une vie simple où seuls comptent les sentiments que nous éprouvions l'un pour l'autre. Je me trompais. Depuis peu, ses exigences deviennent de plus en plus importantes et irréalisables la plupart du temps. Des disputes éclatent fréquemment à son initiative, pour des brouilles. Je ne parviens pas toujours à redresser la situation et je crains que notre relation se dégrade davantage dans l'avenir.

Notre passion commune reste malgré tout intacte, sauf quand son tempérament sicilien prend le dessus et qu'elle me provoque. Dans ce cas, j'abandonne la partie et me referme telle une huître, sans lui répondre, ce qu'elle ne supporte pas. Elle attend de moi une réaction digne de ses emportements, afin d'activer le conflit. Lorsqu'elle a bien crié, ne tenant compte ni des voisins ni de la présence des enfants, elle finit par pleurer. Dans ce cas, je sors aussitôt de ma torpeur afin de la consoler et la réconciliation se produit en soirée, au creux de notre lit. Ce genre de scène n'a lieu qu'un dimanche sur deux, seule possibilité d'affrontement entre nous puisque, les autres fois, nous ne sommes pas réunis.

Maman tente généralement d'apaiser les choses, mais elle se fait du souci pour moi. Elle trouve que j'aime trop sa belle-fille et craint que je

finisse par souffrir si notre union se termine mal. Je n'ai pas envie d'avoir ce genre de réflexion et je refuse d'anticiper sur le devenir de notre couple.

Le mercredi soir, Simona laisse les enfants à ma mère et je les récupère le jeudi, à la même heure, en sortant de la mairie. C'est pratique, car ainsi, les filles ne sont jamais seules à la maison. Chez leur grand-mère, elles dorment toutes ensemble dans la même chambre. Muriel et Magali sur le matelas de deux places et Blanche, leur mémé, se contente de celui prévu pour une personne. C'est encore Maman qui les conduit à pied jusqu'à leur école, rue Anatole-France. Sur le parcours, en prévision de l'an prochain lorsqu'elles devront se rendre seules dans cet établissement scolaire, elle leur enseigne la bonne manière de traverser sur le passage clouté. Muriel devra alors s'occuper de Magali et bien lui tenir la main.

À 11 h 30, ma mère retourne les chercher et les fait déjeuner chez elle, puis elle les ramène pour 13 h 30. Elle fait de même à 16 h 30 et se présente devant la grille de l'école afin de les récupérer, excepté les lundis quand Simona est de repos et qu'elle peut s'en charger.

Les grandes vacances débutent le 14 juillet et s'achèvent le 30 septembre. Mes filles vont en classe tous les jours, sauf les jeudis et les dimanches. Dans un an, si Muriel réussit son passage en sixième, elle ira en autobus dans un lycée lyonnais. Magali aura donc besoin d'être accompagnée à nouveau jusqu'à son école par « Mémé Blanche ».

Je travaille du lundi au samedi fin de matinée, aux horaires classiques de bureau, soit quarante-cinq heures par semaine. Simona est de repos les lundis et un dimanche sur deux. Elle s'en va vers 19 h 30 et revient vers 4 h 30 le lendemain matin. Elle se couche à peine arrivée et se lève au moment où je repars, après le repas de midi. Aussi m'arrive-t-il de penser que, sans ma mère, cet emploi nocturne de Simona n'aurait pas été possible, puisque, finalement, c'est un peu à cause de la gentillesse de Maman que nous vivons tous cette situation extrêmement difficile. Mon inquiétude me semble justifiée et seule Simona, par une prise de conscience, peut arrêter ce processus infernal impliquant toute la famille.

Les parents de ma femme et une partie de leurs enfants vivent encore en Sicile. Les deux aînés sont allés s'installer aux États-Unis, mais ils espèrent revenir bientôt au pays plus riches qu'avant, si bien que Simona se sent terriblement seule loin des siens. D'autant que l'unique moyen de les contacter à sa disposition reste la correspondance qu'elle échange avec eux, une à deux fois par mois. Ma mère lui sert à l'occasion de confidente et remplace alors un peu la « mamma » qui lui manque.

La famille de Simona a fui la Sicile en 1920, parce qu'ils n'avaient plus la possibilité de vivre décentement dans la province de Caltanissetta, où

se trouve leur village, mais également pour échapper aux Faisceaux, ces « Chemises noires » faisant régner la terreur parmi la population italienne. Benito Mussolini les a créés spécialement en mars 1919 pour lutter contre le communisme. Puis, en 1922, il a fondé un parti au régime totalitaire qui prône le nationalisme, l'anticommunisme et le culte d'un chef unique. La fin de la guerre de 40 a mis un terme à cette doctrine appelée fascisme.

Mon épouse a vu le jour en 1919 après la naissance de ses trois frères et de ses deux sœurs. Tous ont entre deux et dix ans environ de plus qu'elle. Roberto, l'aîné, est né en 1908. Simona et moi avons fait connaissance en 1947 à Lyon, par un beau matin d'automne. Notre rencontre a été un véritable coup de foudre et au début de l'année 1948, elle est tombée enceinte. J'ai alors rapidement décidé de l'épouser, mais lorsque j'ai fait la démarche de demander sa main au vieux Vittorio Caronelli, il m'a jeté dehors, hurlant et m'insultant dans sa langue. Car sa femme Gina, qui avait reçu les aveux de Simona au sujet de sa grossesse, avait trahi cette dernière et avait tout raconté à son mari, juste avant mon arrivée. D'où la terrible colère de ce père, dirigée contre moi. Une semaine après, je suis retourné le voir en apportant les deux alliances que je venais d'acheter. Il s'est alors calmé et le mariage a eu lieu un mois plus tard à Lyon dans une église, puis à la mairie près de leur domicile. En 1949, âgé de soixante-douze ans, le père de Simona a considéré qu'il était trop vieux pour continuer à travailler à la chaîne dans une usine, si bien qu'il a repris le chemin de sa patrie avec femme et enfants, désireux de profiter d'une retraite méritée. J'imagine qu'ils en ont eu assez de se faire traiter sans arrêt de « macaronis » par les Français et que le mal du pays s'est installé dans leur cœur. Par ailleurs, les plus grands des enfants ont été formés dans le Rhône aux métiers de maçon, de fraiseur et de cuisinier. Ils pouvaient donc exercer ces mêmes professions en Italie et assumer ainsi la charge des anciens. Seules les filles n'ont pas été autorisées à chercher un travail. Elles étaient destinées au mariage et à leur futur rôle de mère. D'autant que les revenus des garçons suffisaient amplement à l'entretien de la communauté. Ma femme a fait figure d'exception et, sortant des sentiers battus, elle a étudié et fait carrière, au même titre qu'un enfant de sexe masculin.

Après notre mariage, Simona est venue s'installer dans notre logement actuel. À cette époque, elle avait déjà réussi son diplôme d'infirmière et avait été embauchée à l'hôpital Grange-Blanche. Par la suite, nous avons fait attention à ne pas donner trop vite une petite sœur à Muriel. Quatre ans se sont donc écoulés entre les deux naissances et Magali est venue au monde à son tour.

À présent, il est hors de question pour leur mère d'avoir un troisième bébé à trente-huit ans. J'ai donc sur les épaules la responsabilité d'éviter que cela se produise. L'avortement est interdit et Simona, à l'instar du reste de la famille Caronelli, partage cette volonté de l'État français. D'après ma belle-famille, ce que Dieu nous envoie, nous devons le garder précieusement. C'est là leur conviction et aussi celle de Simona.

Mon père, Raoul Perrin, est décédé l'an dernier à quatre-vingt-trois ans. Il y a donc une grande différence d'âge entre mes parents. Par le passé, il a tenu une boulangerie non loin de la gare des Brotteaux, à Lyon. Dix ans plus tôt, il avait pris sa retraite et avait déménagé à Villeurbanne avec Maman dans l'appartement qu'elle occupe aujourd'hui. À part sa femme et ses enfants, on ne lui a jamais connu d'autre proche, en vie.

Ma mère a soixante-quatre ans et elle est fille unique. Elle est née en 1893 du mariage de Jeanne et Gustave Teyssier, des grands-parents que je n'ai malheureusement jamais connus. Jeanne Teyssier a perdu la vie en la mettant au monde. Son mari Gustave, paysan de son état, a chuté dans sa grange du haut de l'échelle, se fracassant le crâne sur une grosse dalle en pierre. Il a été tué sur le coup, faisant de Blanche une orpheline à l'âge de vingt-deux ans.

En juin 1915, cette dernière a alors quitté sa ferme, près du village de Toussieu dans le Rhône, et s'est mise sans délai à la recherche d'une activité lucrative. Elle est partie à Lyon, son balluchon sur le dos, et a été embauchée comme ouvrière à la Manufacture des tabacs, mais habituée au travail de la campagne, elle n'a pas supporté les inconvénients liés à cet emploi et a promptement donné son congé. Ayant faim, l'intention d'acheter du pain l'a conduite jusqu'à ce boulanger célibataire, et elle n'est plus repartie de chez Papa. Il l'a prise à l'essai afin de le seconder et a demandé sa main deux semaines plus tard. Je suis né prématurément sept mois après, le 15 janvier 1916.

Maman a revendu en son temps la ferme de son père dont elle était devenue propriétaire et a économisé pendant des années le bénéfice de cette opération. De son côté, à la cessation de son activité, mon père a cédé son fonds de commerce contre une somme rondelette. Grâce à ces deux transactions, le couple a décidé d'acquérir une maison spacieuse au bord de l'océan, en Loire-Atlantique, non loin du Croisic. Ils envisageaient de finir leurs jours à cet endroit, espérant nous recevoir tous durant l'été. Ce projet a échoué l'an passé, puisque Papa n'était plus parmi nous. Néanmoins, ils ont eu le temps d'acheter ce bien immobilier avant le décès. Nous avons la possibilité de passer tous ensemble nos congés dans cette propriété appartenant dorénavant à Maman. Là encore, une voix s'est élevée contre cette heureuse initiative, celle de Simona qui rêvait

d'un pied-à-terre au sud de la France, à défaut de sa Sicile natale, se plaignant que la Bretagne est un endroit glacial et pluvieux.

Nous ne sommes donc pas partis cette année et Maman envisage déjà de revendre. Sans compter que sa pension de veuve n'étant pas très élevée, ce petit pécule pourrait lui rapporter un revenu substantiel si l'affaire venait à aboutir. Mais j'ai en tête de l'aider financièrement, parce que je veux qu'elle conserve cette demeure achetée par Papa.

Blanche n'aime pas aborder le sujet de sa jeunesse et il me semble qu'elle détient un secret dont elle ne souhaite pas me parler, ce que je respecte. Par contre, je supporte mal de voir la photographie de son premier amour et celle de mon père, côte à côte sur le buffet du salon. Un certain Hippolyte Donassieu à qui elle s'est autrefois fiancée. Il est parti pour le front durant la guerre de 14-18 et est tombé avec ses camarades le 21 février 1916, à la bataille de Verdun. Il n'avait que vingt-cinq ans. Bien sûr, c'est triste, mais il n'a jamais fait partie des nôtres. J'estime qu'il est largement temps que ma mère en fasse le deuil. Or, depuis la mort de Papa, un second portrait agrandi de cet homme trône au mur de la chambre où elle dort avec les petites, ce que je trouve indécent. Je lui en ai fait la remarque une seule fois, qui n'a rien changé. J'en ai donc pris mon parti, me disant qu'après tout, je ne suis pas concerné par ce qui s'est passé avant ma naissance. Mais je trouve un peu embarrassant vis-à-vis des enfants de voir cet étranger ainsi exposé, surtout qu'elles seront bientôt en âge de poser des questions.

J'ai un frère et une sœur plus jeunes que moi : Raymond, trente-sept ans, célibataire et cheminot à Perrache, Sophie, accusant trente-cinq ans, est comptable et l'épouse d'Étienne Bonnefoi, trente-huit ans et aiguilleur dans la même gare. Quant à moi, mes parents m'ont donné le prénom de Bruno, qui me convient à force de l'avoir entendu prononcer. J'ai deux neveux par ma sœur : David, son garçon, qui a six ans et Christine, la plus grande, âgée de huit ans.

Si je parviens à organiser un jour une visite chez ma belle-famille en Sicile, je retiendrai sans doute mieux les noms des nombreux frères et sœurs de ma femme, ainsi que ceux de leurs enfants, mais je dois avouer que je ne suis guère doué pour les langues étrangères et la seule fois où, par commodité, j'ai appelé mon épouse Simone, elle a bien failli me lyncher. C'était au tout début de notre mariage. Elle était arrivée sur moi comme une furie et s'était écriée :

« Je m'appelle Simona et je te conseille de le retenir ! C'est bien assez de ne plus pouvoir parler ma langue maternelle, je ne vais pas, en plus, abandonner le prénom que mes parents m'ont donné ! »

Je l'avais priée de m'excuser et elle était revenue très vite à de meilleurs sentiments. Depuis, je prends soin de réfléchir avant de parler. Je sais que j'ai affaire à une Sicilienne et que je cours le danger de me faire étripier au moindre faux pas. J'exagère un peu, mais il m'arrive de craindre ses excès de rage, même s'ils ne durent guère. J'apprécie le calme, la douceur et je fais en sorte de préserver ma tranquillité. Je ne m'oppose à Simona que pour de vraies raisons et avec diplomatie.